MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 111. — Septembre 1890

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE.

LETTRE DE Mgr DURIEU,
VICAIRE APOSTOLIQUE DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE,
AU R. P. AUGIER, PROVINCIAL AU CANADA.

New-Westminster, le 28 juin 1890.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Votre lettre du 20 juin a été comme un baume sur la plaie saignante de notre cœur. Merci de vous être associé à notre deuil et à notre douleur. Vous nous exprimez le désir de connaître, dans tous leurs détails, les belles funérailles faites à notre vénéré et cher défunt, ainsi que les touchantes manifestations de foi et de piété de nos bien-aimés sauvages pendant la mission qui leur a été prêchée aux Sischelles. Je vais tâcher de satisfaire votre pieuse curiosité, en vous racontant les faits dans toute leur simplicité ; les deux événements sont entrelacés

l'un dans l'autre et ils doivent faire le sujet d'un seul et même récit.

A 40 milles au nord-ouest de la ville naissante et déjà florissante de Vancouver, terminus extrême du chemin de fer du Pacifique canadien, se trouve la presqu'île de Sischelle. Placée au pied de montagnes dont le sommet s'élève jusqu'à 6000 pieds de haut, elle ne tient au continent que par une langue de terre très étroite. Autour d'elle se baignent dans les eaux de l'océan Pacifique une pléiade d'îles de toutes grandeurs et de toutes formes, lesquelles sont, à leur tour, dominées par la grande île de Vancouver; celle-ci vaut un royaume par son étendue.

C'est sur cette presqu'île que la tribu sauvage des Sischelles a fixé sa résidence. Avec les Squamish, cette tribu est entrée une des premières dans la voie de la civilisation. Aussi a-t-elle remplacé ses tentes, faites avec de l'écorce et des branches d'arbres, par de gracieuses maisons en bois, rangées sur les bords d'une baie charmante située au sud de la presqu'île. Vu de cette baie, le village offre un tableau ravissant. Dans le lointain, vous avez, se perdant dans les cieux, les sommets neigeux des montagnes Rocheuses, avec leurs flancs osseux, taillés à pic et couverts çà et là de bouquets de cèdres et de sapins. Plus près de vous, derrière le village, s'élève une forêt d'arbres géants; ils sont là comme un large rideau de verdure sur le fond duquel se détache le village des Sischelles. Il compte plus de cent maisons, alignées sur deux rues, et au centre se trouve l'église, construction romane avec deux tours qui couronnent la façade et invitent les âmes à s'élever au ciel. C'est cette église, récemment construite, qui a donné occasion à la manifestation dont je vous fais le récit.

Comme je vous l'ai dit plus haut, la tribu des Sis-

chelles est entrée une des premières dans la voie de l'Évangile, et elle est aujourd'hui une des plus ferventes chrétientés. Les familles s'étaient bâti des demeures pour elles-mêmes ; mais la maison de Dieu ne leur paraissait pas assez grande, ni assez belle. Depuis quatre ans, elles se préparaient à donner un palais au Dieu de l'Eucharistie, à l'Hôte divin de nos tabernacles qu'ils entourent de tant de respect et d'une affection si vive et si tendre. Nous avons pu leur procurer un bon architecte, M. Joseph Bouillon, Belge de naissance. Unissant notre offrande à leurs épargnes, fruit de leur travail et de leurs privations, ils se sont trouvés en mesure de construire un édifice qui a 80 pieds de long sur 28 de large, avec une façade de 48 pieds. Si nous pénétrons dans l'intérieur, nous avons, au fond du sanctuaire, un très bel autel, et au-dessus, un tableau représentant *la sainte Vierge qui donne le rosaire à saint Dominique.* Aux côtés, l'autel de Saint-Joseph avec la statue de ce saint, et l'autel de Notre-Dame Auxiliatrice. Les murs sont ornés de diverses peintures, qui racontent aux yeux les principaux faits et mystères de notre sainte religion.

C'est le 26 octobre 1889 que je conduisis au village des Sischelles les matériaux qui devaient entrer dans la construction de l'église.

J'étais accompagné de l'architecte et de trois charpentiers. La tribu était là pour nous recevoir, prête à se mettre à l'œuvre immédiatement.

En quelques mois d'un travail opiniâtre, l'édifice était élevé, voûté, couvert et entouré d'une belle palissade. L'architecte faisait le modèle des diverses pièces dont il avait besoin ; les Sischelles, divisés en groupes, préparaient ces pièces, et leurs gens les portaient aux charpentiers, pour être clouées à leur place respective. Plus de quarante charpentiers sischelles, sans compter les ma-

nœuvres, prêtèrent main forte à l'architecte et aux charpentiers blancs qui l'accompagnaient. Ceux-ci étaient émerveillés du savoir-faire et du bon vouloir des sauvages. Ainsi s'écoulèrent les mois de novembre, décembre et janvier.

Cependant, les provisions, qui étaient peu abondantes dans chaque famille, s'épuisaient rapidement. Devant la famine qui s'avançait menaçante, d'autres auraient laissé le travail de l'église pour courir à la chasse et à la pêche. La question ne fut pas même agitée parmi nos Sischelles. On se mit à la ration, et ceux qui ne pouvaient rien pour la construction de l'édifice sacré allaient à la chasse et à la pêche, et le produit en était partagé entre tous. Les femmes avaient leur part dans cette besogne. On les voyait courir après le poisson dans leurs légers canots d'écorce. Au début de mon ministère, lorsque j'abordai pour la première fois ces rivages, aujourd'hui témoins de tant de sacrifices et de tant de dévouements, les sauvages ne voulurent pas me recevoir ; pour m'empêcher de me fixer dans leur tribu, ils me refusèrent toute nourriture et tout abri. Au souvenir de ce passé douloureux et devant les merveilleuses transformations opérées par la grâce, je ne puis que bénir le Dieu de bonté et de miséricorde qui a daigné opérer de si grandes choses.

En février, grande fut la joie de tous lorsqu'ils purent contempler leur église debout et presque achevée. Ils la laissèrent aux mains des plâtriers et des peintres qui devaient lui donner sa dernière parure, et, sauf huit familles qui restèrent sur place pour aider les ouvriers, ils coururent tous à d'autres travaux. Il leur fallait des vivres et de l'argent pour mettre leurs maisons en fête et pour recevoir dignement leurs frères des bois, qui devaient venir les visiter et assister à l'ouverture et à la bénédiction de la nouvelle église. Les jeunes gens et les

hommes robustes, armés d'une hache, s'en vont dans la forêt couper des billots pour les différentes scieries de la contrée. Ceux auxquels l'âge ou la faiblesse ne permet pas ces travaux se livrent à la pêche et portent le produit de leurs sueurs à Vancouver. Tous se hâtent, car le temps passe vite : encore trois mois, et la grande réunion aura lieu.

Nos Missions sauvages de la Colombie britannique sont échelonnées le long des côtes de l'océan Pacifique ou sur les bords du Fraser, qui traverse deux fois le pays, du sud au nord et du nord au sud, ou près des lacs, presque aussi nombreux que les montagnes dans cette région tourmentée. Les sauvages de l'intérieur sont d'un naturel apathique et paresseux. Ils marchent bien lentement dans la voie du progrès et de la civilisation. Afin de stimuler leur amour-propre, nous avons cru devoir les rendre témoins de ce qu'avaient fait leurs frères de la Mission Saint-Charles, sous l'influence de la religion et des missionnaires. C'était, au reste, le rêve des sauvages eux-mêmes. Depuis longtemps, ils soupiraient après le jour où il leur serait donné de voir ces Sischelles et ces Squamish dont la renommée leur disait de si grandes choses. Souvent ils demandaient quand aurait lieu la bénédiction de l'église.

Le rendez-vous général chez les Sischelles fut fixé au 3 juin. Grâce à la bienveillance de la Compagnie du Pacifique canadien, nos sauvages purent se rendre à Vancouver sans trop grands frais. Là, ils trouvèrent un bateau à vapeur que j'avais nolisé à leur intention. De Vancouver, nous nous rendîmes chez les Squamish, Mission située en face, au delà du bras de mer qui s'enfonce dans les terres. Nous passâmes la nuit dans ce beau village, et le lendemain matin, de très bonne heure, nous étions chez les Sischelles. Notre bateau se hâta de reprendre le

large et de revenir à Vancouver où il était attendu par d'autres sauvages arrivés après ceux que nous avions emmenés.

Les délégués des tribus étaient plus de mille. Ils représentaient les Thlayamin, les Sischelles, les Squamish, les Stalo, les Douglas Lake, les Lilloet, les Shushwap, les Thompson River, les William's Lake, les Chilcotin, les Stewart's Lake, les Stickeen et les Yookoltah ; en tout, plus de douze tribus.

A la tête des députations marchaient les missionnaires. C'étaient les Pères Le Jack, Marchal, Peytavin, Chirouse, Morice, Le Jeune et Cornellier. Parmi ces pèlerins des bois, les uns étaient venus en canot, d'autres avaient dû faire un long trajet à pied avant d'atteindre la ligne du chemin de fer; quelques-uns étaient partis en raquettes du lac Caribou, marchant sur la neige. Plusieurs n'avaient jamais vu de chemin de fer, ni de ville un peu importante, ni la mer, ni aucun bateau à vapeur.

Aussi je vous laisse deviner leur surprise et leur étonnement. Leurs yeux s'ouvraient larges et avides. Ils se croyaient transportés dans un monde nouveau et féerique. Dans les wagons du chemin de fer, vous auriez été édifié en les entendant tour à tour prier à haute voix et chanter des cantiques. Les vallées et les montagnes retentissaient des hymnes en l'honneur du Sacré Cœur, de la sainte Vierge ou de saint Joseph. La réception faite à ces frères venus des bois, des montagnes et des bords des lacs fut des plus cordiales et des plus enthousiastes. La fanfare des Sischelles les attendait sur les degrés extérieurs de l'église, et dès que le vapeur fut en vue et près du rivage, elle jeta dans les airs ses accords vibrants et joyeux. C'était le « wellcome », le cri de bienvenue de la tribu à toutes ses sœurs. Mais voilà que quatre fanfares, semées de-ci de-là dans les rangs, leur répon-

dent, et un immense hourra fait dire aux échos du rivage la joie qu'éprouvent tous ces sauvages chrétiens de se voir et de se trouver ensemble sur ce sol hospitalier. Aussitôt, des tentes sont dressées, des guirlandes de verdure et de fleurs courent partout et se balancent au souffle de la brise de mer. On fait honneur aux provisions apportées dans des agapes fraternelles.

Cependant le soleil a disparu dans les eaux du grand océan Pacifique. Le village et la baie sont enveloppés d'ombre, de silence et de fraîcheur. Il est neuf heures. Les nuages qui, la veille, n'avaient cessé de verser des torrents de pluie, ont fait place à un ciel pur et serein; il nous envoie les scintillements des millions d'étoiles qui le diamantent. Tout à coup, des feux apparaissent sur les eaux sombres et tranquilles; ils courent et se jouent en ordre, ils exécutent des mouvements réglés et divers. En même temps, une nouvelle fanfare nous envoie ses sons harmonieux et retentissants. Des hourras sont poussés dans les airs, et vont se perdre dans la profondeur de la forêt. Qu'avons-nous sous les yeux? C'est la tribu voisine des Squamish. Elle nous arrive portée sur cinquante canots d'écorce tirés par un petit remorqueur. Sur chaque canot flottent des pavillons et des drapeaux aux couleurs variées; des lanternes vénitiennes se balancent tout autour et illuminent les eaux endormies de la baie. Aussitôt, du rivage, la voix du canon éclate, des salves d'artillerie répondent aux chants et aux sons de la musique. Cette scène fut des plus belles et des plus émouvantes. Les témoins venus de Vancouver pour la contempler l'ont racontée aux journaux avec un accent qui respire l'enthousiasme.

Le lendemain de grand matin, avait lieu la bénédiction solennelle de l'église. Plus de deux mille sauvages la remplissaient ou étaient groupés tout autour. Elle a été placée

sous le vocable de Notre-Dame du Rosaire; et ce rosaire était récité en sept langues différentes par nos tribus chrétiennes. Quel beau cantique en l'honneur de notre Mère du ciel!

La retraite commença immédiatement. Sept chapelles provisoires avaient été préparées, afin que chaque tribu pût prier et entendre la parole de Dieu en sa langue. Il y avait aussi sept prédicateurs.

Les exercices de la retraite se firent ainsi sans encombre, dans le plus grand recueillement et avec le plus grand ordre.

Tous les soirs, les tribus se réunissaient dans une vaste chapelle centrale établie au moyen d'une tente large de 45 pieds et longue de 100. Assemblées dans ce local, elles y attendaient à genoux la venue de Notre-Seigneur qu'un des missionnaires apportait en triomphe de l'église, escorté de trente gardes d'honneur, suivi de la fanfare squamish, avec son costume élégant et pittoresque, et salué en passant par des salves d'artillerie, une salve pour chacune des langues parlées dans le camp. Dès que Notre-Seigneur avait fait son entrée sous la tente, tous les fronts s'inclinaient respectueusement, et tous les cœurs lui parlaient avec amour. A peine avait-il pris place sur son trône, à l'autel, que toutes les voix, soutenues par les six fanfares indiennes, le saluaient par le chant de : *O salutaris hostia!* suivi d'un cantique au Sacré Cœur; puis venaient le *Tantum ergo* et la bénédiction du Très Saint Sacrement. Notre Seigneur reprenait ensuite le chemin de sa demeure, au milieu de la même pompe et du même éclat. Pendant ce temps, l'assistance chantait le *Laudate Dominum*, et les fanfares mêlaient leurs accords au chant d'un cantique d'action de grâces. Ainsi finissait la journée. Nos sauvages se retiraient dans leurs maisons ou sous leurs tentes, émus et ravis. Pour

eux, le Ciel était descendu sur la terre et avait établi sa demeure dans la presqu'île des Sischelles.

Nous étions tout entiers aux travaux de la retraite et aux joies que faisaient naître en nous les excellentes dispositions de nos chers chrétiens, lorsqu'un événement des plus douloureux vint jeter un voile de deuil sur cette scène si douce et si riante.

Nous avions laissé le vénérable chef du vicariat apostolique, le bon et saint Mgr D'HERBOMEZ, notre père dans la foi, à New-Westminster, sur son lit de souffrances. Hélas ! il était là, dans un état voisin de l'agonie, depuis son dernier voyage à Rome et en France, c'est-à-dire depuis près de trois ans. En lui faisant nos adieux, un triste pressentiment nous dit que c'était pour la dernière fois, et qu'il n'y aurait plus de revoir pour nous sur cette terre. Grande était ma douleur de le quitter ainsi, peut-être à la veille de sa mort. Le sacrifice n'était pas moindre de son côté. Mais nos chers sauvages étaient là ; ils m'attendaient. Il me dit, sinon des lèvres, du moins par signes et avec son cœur : « Partez, allez aux âmes abandonnées, tandis que je vais à Dieu. » Notre pressentiment ne se réalisa que trop. Dans la nuit du 3 au 4 juin, le premier vicaire apostolique de la Colombie britannique rendait sa belle âme à Dieu et allait recevoir la récompense due à ses labeurs. Pendant quarante ans, il a dépensé sa vie et versé ses sueurs sur une terre qu'il avait trouvée assise dans la nuit et dans la mort. Après vingt-cinq ans d'épiscopat et quarante de vie apostolique, il laisse un vicariat relativement florissant, avec un personnel de quarante Pères ou Frères, un collège, une dizaine de résidences fixes, soixante-dix églises ou chapelles, plusieurs communautés religieuses. Les sauvages, qu'il avait trouvés encore païens, à demi cannibales, avides de sang humain, toujours empressés au

meurtre et à la rapine, il les laisse presque tous chrétiens et entrés résolument dans la voie de la civilisation. Aussi, un journal de la contrée l'a-t-il appelé le Marquette (1) de la Colombie britannique. Lorsqu'il parut pour la première fois sur les rives du Fraser, ses compagnons d'apostolat eurent un moment d'hésitation. « Comment vivre, disaient-ils, dans un pays couvert d'épaisses forêts et sur un sol qui produit à peine quelques pommes de terre! — Le sol, répondit le vaillant et saint missionnaire, nous donnera des pommes de terre en abondance, la rivière nous donnera des poissons. Si quelqu'un ne sait pas se contenter de cette nourriture, il ne mérite pas le nom de missionnaire. » Aujourd'hui, la rivière est toujours riche en poissons, mais ses bords sont défrichés en partie; ils produisent des légumes et du blé, et ils sont couverts d'arbres fruitiers de toute sorte.

La triste nouvelle de la mort de notre Père nous fut apportée à Sischelle le mercredi 4 juin au soir par le *Yosemite*, le bateau à vapeur qui nous avait conduits peu auparavant. Lorsque, à la tombée du jour, nous entendîmes le cri perçant de sa machine et que nous le vîmes courir vers nous sur les eaux de la baie, nous devinâmes en lui un messager de malheur. La fatale nouvelle produisit dans toutes nos tribus une explosion de douleur qu'il serait difficile d'exprimer. Les larmes étaient dans tous les yeux, le deuil sur tous les visages et les gémissements dans tous les cœurs. C'étaient bien des enfants qui pleuraient leur père.

Le lendemain jeudi, nous célébrions la Fête-Dieu. A l'occasion de cette fête, il y eut grand'messe pontificale; mais la pensée de la mort était si bien dans toutes les

(1) Missionnaire jésuite qui découvrit le Mississipi.

âmes, que les chantres, au lieu d'entonner le *Kyrie* de la Royale, entonnèrent celui de la messe des morts. Au reste, la messe et les prières qui y furent récitées étaient bien pour notre vénéré et cher défunt.

A huit heures, tous les chefs et les principaux sauvages des villages représentés à la retraite, ainsi que trois des meilleures fanfares et les missionnaires, à l'exception des PP. PEYTAVIN et LE JEUNE, que je laissai à Sischelle pour y continuer la retraite, prirent place dans le bateau à vapeur pour se rendre par eau jusqu'à New-Westminster et assister aux funérailles de notre évêque.

Nous descendions à terre à trois heures de l'après-midi. Notre premier soin, en arrivant, fut d'aller prier auprès des restes vénérés du pontife défunt, exposés dans un appartement de la maison épiscopale transformé en chapelle ardente. Mais ce local était trop petit pour satisfaire la piété de sauvages chrétiens. Ils transportèrent leur Père dans l'église qu'ils possèdent à New-Westminster, et ils passèrent la nuit autour de sa dépouille mortelle, ne cessant pas de réciter le rosaire pour le repos de son âme. Cette veillée de prières à côté du cadavre d'un évêque missionnaire n'était-elle pas une éloquente oraison funèbre en son honneur? Si ses lèvres fermées et glacées par la mort avaient pu s'ouvrir et parler, n'auraient-elles pas dit aux sauvages, comme saint Paul aux premiers chrétiens : *Vos estis gloria mea et corona mea*, vous êtes ma couronne et ma gloire ?

Le lendemain matin, vendredi, à six heures, tous les sauvages étaient réunis pour une messe solennelle de *Requiem*, chantée par eux en plain-chant. Leurs fanfares exécutèrent le chant du *De profundis*, celui du cantique *Au fond des brûlants abîmes*, et un *Agnus Dei* qui firent la plus vive impression. On ne doit pas être surpris si les obsèques du premier vicaire apostolique de la Colombie

britannique commencent chez les sauvages. Il vint tout d'abord et spécialement pour eux. Ils avaient été les premiers invités par lui au festin du père de famille, ils devaient les premiers lui rendre les honneurs funèbres.

A neuf heures, la cloche de Saint-Pierre, l'église cathédrale, s'ébranle et fait entendre le glas funèbre. A sa voix, une foule nombreuse accourt et s'établit entre la cathédrale et l'église des sauvages. Catholiques et protestants étaient justement avides de voir les funérailles d'un évêque. Une telle cérémonie n'avait jamais eu lieu dans ce coin de terre. Les murs de la cathédrale disparaissaient sous les draperies funèbres, et de nombreuses guirlandes de feuillage couraient autour du sanctuaire. Sur le catafalque descendait une couronne avec cette inscription : *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus*, elle est précieuse devant Dieu, la mort de ses saints! Dans le chœur avaient pris place, du côté de l'évangile, le coadjuteur, héritier de l'évêque défunt, et du côté de l'épître était assis Mgr Lemmens, évêque de Victoria, dans l'île de Vancouver. Autour de ces deux prélats étaient rangés les missionnaires en grand nombre, et plusieurs prêtres étrangers, quelques-uns venus du bas Canada. Dans l'assistance, on remarquait le premier ministre de la province, le maire de la ville, des juges et autres personnages de distinction.

Après l'évangile, le R. P. Dontenville monta en chaire et prononça l'éloge funèbre. Prenant pour texte ces paroles de nos saints livres : « Celui qui craint le Seigneur sera heureux à ses derniers moments, et, au jour de sa mort, il sera béni de Dieu », il en fit au saint prélat l'application la plus heureuse. Il nous dit son esprit de sacrifice, sa patience admirable, son zèle et son dévouement sans bornes. En termes émus, il nous raconta les longues souffrances de sa dernière maladie et sa sainte mort.

Pendant que la messe se chantait à l'intérieur de l'église, au dehors, la foule qui n'avait pu trouver place dans la nef écoutait, silencieuse et recueillie, les airs funèbres que, par intervalle, faisaient éclater les trois fanfares sauvages. La messe étant achevée, le cortège se reforma et descendit aux bords du fleuve jusqu'à la gare du Pacifique. En tête marchait la fanfare squamish avec ses vingt-cinq exécutants en uniforme. Venaient ensuite les évêques et les prêtres. La fanfare sischelle précédait le premier ministre, le maire, les juges et autres messieurs de la ville et des environs. Ils étaient suivis par le cercueil magnifiquement orné et entouré des principaux citoyens qui se disputaient l'honneur de le porter. Les trois congrégations religieuses de femmes établies à New-Westminster, les Sœurs de la Providence, les Sœurs de Sainte-Anne et leurs élèves, les Sœurs du Bon-Pasteur, un grand nombre de sauvages et la fanfare douglas fermaient la marche. A la gare, nous étions attendus par un train spécial mis à notre disposition par la Compagnie du chemin de fer. Mgr d'Herbomez avait choisi la Mission de Sainte-Marie pour lieu de sépulture. Il ne voulut pas être séparé, après sa mort, de ses chers enfants des bois pour lesquels il avait tout quitté. Le train avait pour but de nous conduire à la dernière demeure de notre vénérable défunt.

Sainte-Marie est une de nos premières missions de la Colombie britannique.

Elle fut fondée en 1861. Elle possède, avec la résidence des missionnaires, un couvent de religieuses. Les deux maisons sont assises sur une hauteur qui domine la voie ferrée et toute la vallée du Fraser. Elles servent d'encadrement à l'église placée au milieu. C'est là, dans cette église, que le plus grand nombre des sauvages qui accompagnent aujourd'hui les restes de Mgr d'Herbomez ont

été baptisés par lui. C'est là qu'ils ont reçu le sacrement de la Confirmation.

Le train spécial quittait New-Westminster à midi un quart, et deux heures après, nous étions réunis à Sainte-Marie. Les portes de l'église s'ouvrent pour recevoir une dernière fois celui qui les avait franchies tant de fois en apôtre et en évêque. Mgr LEMMENS donne l'absoute et on se rend ensuite au cimetière, situé en avant sur la colline. C'est là que repose, en attendant la résurrection, dans un humble caveau, à côté de plusieurs de ses Frères en religion, le premier vicaire apostolique de la Colombie britannique. A trois heures, le train qui nous avait amenés s'ébranlait, et bientôt nous étions de retour, les uns à New-Westminster, et les autres à Vancouver. Dans le port de cette dernière ville, nous trouvâmes le *Yosemite* prêt à partir, et le soir même, à huit heures, il nous rendit à notre Mission. Les sauvages étaient émerveillés de la rapidité avec laquelle avait été effectué un trajet qui leur prenait autrefois quinze jours, lorsqu'ils étaient obligés de le faire en canot. Partis le jeudi matin, nous étions de retour le vendredi soir.

Les exercices de la retraite reprirent et continuèrent comme s'il n'y avait pas eu d'interruption. Une procession représentant la passion et le crucifiement de Notre-Seigneur Jésus Christ devait avoir lieu le samedi. Elle fut remise au dimanche. Cet exercice avait pour but d'exciter dans les cœurs une vive douleur et un profond regret des fautes commises, et d'affermir les volontés dans la résolution de ne plus pécher. Nous devions préparer nos chrétiens à cet acte solennel par des prédications spéciales. Nous devions surtout leur apprendre un cantique rappelant toutes les souffrances de Notre-Seigneur que chaque tribu aurait à chanter en sa langue.

Au signal donné, la procession déroule sa chaîne

vivante à travers les rues du village. Les tribus s'en vont, à la suite les unes des autres, dirigées chacune par son missionnaire respectif, et les airs retentissent tour à tour du chant du *Miserere*, du cantique : ***Mon doux Jésus, enfin voici le temps.*** Mais ce qui était le plus touchant, ce qui remuait l'âme dans toutes ses profondeurs, c'était le cantique de la passion : *Au sang qu'un Dieu va répandre*, éclatant sur les lèvres en sept idiomes différents. Au terme de la procession s'élève un calvaire, et sur le chemin qui mène à ce calvaire sont espacés des groupes vivants représentant les différentes scènes de la passion. Ici c'est Ponce-Pilate avec ses licteurs romains debout sur une estrade, et devant lui apparaît Jésus les mains garrottées de cordes que tiennent deux soldats. Et nos sauvages chantent en leurs diverses langues :

Regarde, ils l'ont lié avec des cordes ;
Ils le traînent devant le juge.
Là ils se moquent de lui,
Là ils lui crachent au visage.

Le refrain suit, disant :

O Jésus-Christ, oui, j'ai grand regret
De tous les péchés que j'ai commis.
Je prends ici la résolution
De ne plus vous offenser.

Nous sommes à la scène de la flagellation. Notre-Seigneur apparaît aux regards, attaché à une colonne ; ses vêtements sont rougis de sang, et deux soldats armés de fouets les tiennent suspendus sur ses épaules comme s'ils allaient l'en frapper, et nos sauvages chantent encore :

Vois avec quelle cruauté ils le frappent,
Et comme sa chair se déchire sous les coups.
Vois, le sang coule avec abondance :
Oui, il souffre beaucoup pour toi.

Et le refrain reprend :

O Jésus-Christ, oui, j'ai grand regret, etc.

Nous passons successivement devant Notre-Seigneur couronné d'épines et tourné en dérision par les soldats ; devant Jésus portant sa croix et tombant sous le poids qui l'écrase, et devant la pieuse Véronique essuyant le visage auguste du Sauveur tout couvert de sang et de poussière.

A la vue de Notre-Seigneur ainsi maltraité, bien des larmes coulèrent, et plus d'une fois les tribus suspendirent leurs chants, la voix étouffée par l'émotion et les sanglots.

Mais voici le calvaire. Sur une estrade élevée se dresse la croix portant dans ses bras un christ de grandeur naturelle. Au pied de la croix se tient Madeleine à genoux, les cheveux épars, les yeux baignés de larmes. Elle étreint avec force et amour le bois sacré. Autour d'elle sont debout la sainte Vierge, saint Jean et le soldat Longin, avec sa lance dirigée vers le côté de la victime.

La procession s'est groupée autour du calvaire ; toutes les tribus sont à genoux et en prière, et voilà que soudain le sang jaillit des plaies du Christ ; il descend du front, du cœur, des mains et des pieds, et on entend la voix puissante d'un missionnaire disant à l'assemblée émue : « Chrétiens, enfants des bois, combien grandes et amères furent les souffrances de Jésus-Christ sur la croix ! Ce sont vos péchés qui lui donnèrent le coup de mort. Pleurez donc sur vos péchés ; faites éclater votre repentir, et promettez à votre Sauveur de ne plus renouveler par vos fautes volontaires les tourments et les angoisses de sa passion. » Ces paroles sont successivement répétées en sept langues différentes. Puis un silence

d'un demi-quart d'heure se fait; on se recueille et on médite... Un acte de contrition prononcé à haute voix et à tour de rôle par chaque tribu termine la cérémonie. La procession reprend sa marche et va se ranger sous la tente-église, autour de l'autel, pour recevoir la bénédiction du Très Saint Sacrement. Les personnages qui ont figuré dans les scènes de la passion sont là au pied de l'autel. C'était dire aux sauvages : « Le Sauveur adoré par vous est le même que celui qui a été jugé sous Ponce-Pilate, et condamné à mort, celui qui a été flagellé et couronné d'épines, qui a porté sa croix dans la voie douloureuse et qui est mort sur le calvaire. » Nos chrétiens gardèrent de cette journée un ineffaçable souvenir. On les voyait rentrer dans leur demeure en silence, les yeux baissés et le visage empreint d'une salutaire tristesse.

Le lendemain, ils nous revenaient endimanchés comme aux plus beaux jours de fête. Leur âme avait passé par le bain sacré de la pénitence; la robe nuptiale les couvrait, et le festin des anges les attendait. Ils reçurent la sainte communion au nombre de mille environ, des mains du révérend M. Dambèle, prêtre missionnaire de l'île Vancouver, venu à la réunion avec quelques-uns de ses Indiens. Chaque tribu, à tour de rôle, récite à haute voix les actes qui précèdent et suivent la sainte communion. On peut dire sans exagération que la ferveur déborde. Les cœurs sont à Dieu et les âmes au ciel.

Mais voyez ce reposoir qui s'élève sur la grève, au bord de l'eau. On en fait un trône au Divin Cœur. Sa statue est debout sur ce trône, attendant les hommages des fidèles. Quand la nuit est venue, le trône improvisé du Sacré Cœur étincelle de mille feux aux couleurs variées, et, sur les eaux tranquilles, on voit s'avancer

cinquante canots, aux flancs desquels se balancent des lanternes vénitiennes ; ils s'en vont en ligne de procession, tirés par un remorqueur. Parallèlement, sur le rivage, une procession s'est mise en marche : tous les assistants ont un flambeau à la main. De plus, la façade et les tours de l'église, les maisons du village et les tentes dressées sur le sable se sont illuminées. Les canons grondent, les fanfares éclatent, les chants retentissent, et deux mille sauvages, les uns venant de la mer et les autres du rivage, vont se réunir au pied du trône élevé au Sacré Cœur, et disent tout haut et tous à la fois leur acte de consécration. Quelle nouveauté pour les échos de ces lointains parages que ces chants et cette prière au Sacré Cœur !

Le lendemain, 10 juin, les exercices de cette mission, la plus belle qu'aient jamais eue nos sauvages, furent dignement clôturés par deux processions : l'une en l'honneur du Très Saint Sacrement, et l'autre en l'honneur du Très Saint Rosaire.

Trois reposoirs avaient été dressés : l'un, devant l'église, au pied du calvaire, et les deux autres aux extrémités du village. Les rues avaient pris des airs de fête ; des pavillons de couleurs diverses flottaient au vent, et des branches d'arbres verts tapissaient les murailles extérieures des maisons. Le *Yosémite* nous revient, lui aussi, enguirlandé de drapeaux, et nous apporte un bon nombre d'illustres visiteurs. Mgr LEMMENS, évêque de Victoria, île Vancouver ; plusieurs de ses prêtres, trois missionnaires oblats du diocèse de Mgr GRANDIN, les RR. PP. LACOMBE, DOUCET et LEGAL ; le R. P. BARBAUNEAU, dominicain de France ; le R. P. PICHON, de la Compagnie de Jésus, et quelques autres membres du clergé, en visite dans nos régions, nous arrivent avec un bon nombre de laïques catholiques et protestants, voire

même des ministres presbytériens et autres. Le clergé catholique, réuni pour la fête finale, compte deux évêques et vingt-deux prêtres. A neuf heures, après la messe, dite spécialement pour les nouveaux venus, la procession en l'honneur du Saint Sacrement s'organise. Les tribus sont à leur place ; elles marchent sur deux rangs. Des lignes bleues et rouges les précèdent : ce sont les enfants costumés uniformément, les filles en bleu et les garçons en rouge. Les fanfares sont répandues un peu partout. Elles soutiennent de leurs accords puissants les chants des cantiques en l'honneur de la sainte Eucharistie. Sous le dais, et un dais qu'on est surpris de trouver si beau dans un pareil désert, Notre-Seigneur a pris sa place porté par Mgr Lemmens. Je me tiens à ses côtés, les vingt-deux prêtres lui font cortège, et, au devant de nous, vingt thuriféraires et dix fleuristes en surplis font monter des nuages d'encens et descendre une pluie de fleurs. Le canon a parlé. A ce signal, la procession s'ébranle; fanfares et voix humaines prient tout haut; le plus bel ordre ne cesse pas de régner. Le spectacle est surtout beau au pied des reposoirs. Là, nous sommes tous groupés, à genoux, en prière et en adoration devant le Dieu qui nous bénit. La dernière bénédiction nous est donnée du pied même de la croix du calvaire. A mesure que l'hostie blanche et consacrée montait pour nous bénir, le Christ, sur sa croix, s'empourprait de son sang, ses plaies se rouvraient comme pour laisser passer encore une fois son cœur et son amour.

Les chemins parcourus triomphalement le matin par Notre-Seigneur le furent, le soir, par la sainte Vierge. Notre-Dame du Rosaire, escortée par les statues de saints des différents camps, apparut comme une reine entourée de sa cour au milieu d'un peuple bien-aimé. Les rues

étincelaient, des cordons de lanternes vénitiennes et japonaises couraient sur la façade des maisons, et les reposoirs étaient devenus des gerbes de feu. La récitation du rosaire, alternant avec le chant des cantiques et la voix des fanfares, apportait à notre douce Reine et tendre Mère l'hommage de nos cœurs et le serment de notre fidélité.

Ainsi finirent ces fêtes qui, nous osons l'espérer, ont fait une vive impression sur le cœur de nos sauvages. Il y a là des semences jetées qui ne seront pas perdues ; elles germeront et produiront de riches moissons d'âmes sanctifiées et sauvées.

Les blancs, protestants aussi bien que catholiques, témoins de ces choses, ne reviennent pas de leur surprise et de leur étonnement. Un ministre presbytérien s'écria : « Je n'ai jamais rien vu de pareil en fait de démonstration religieuse. »

La séparation avait lieu le lendemain. Tous nos chers sauvages reprirent le chemin de leurs demeures respectives. Ce ne fut pas sans larmes et sans douleur qu'on se dit adieu, ou plutôt au revoir dans deux ans, car une réunion semblable devra avoir lieu, *dans* l'intérieur des terres, à la Mission de Kamloops.

Agréez, mon révérend et cher Père, les sentiments dévoués et reconnaissants de votre frère affectionné en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

† Paul Durieu, o. m. i.
Vicaire apostolique.
